

## Rue du faubourg Saint-Honoré

Le métier de journaliste l'avait habitué à beaucoup de choses et il connaissait presque tous les fonctionnaires de la brigade criminelle. La « Crim' », comme on disait quand on avait envie de faire croire qu'on faisait partie du premier cercle. Il n'en avait pourtant encore jamais rencontré à la mine si patibulaire. « Pas tibulaire... mais presque », aurait dit Coluche. Il allait lui serrer la main quand le policier, qui était assis, un téléphone gris à la main, se leva d'un bond, se mit comme au garde-à-vous et cria presque : « Tout de suite, Mon Général ». Il se rassit et dit d'un air effaré : « Un meurtre à l'Élysée ! Alors que je suis de garde ! »

Une chance qu'il soit passé à la Préfecture de Police aujourd'hui. Les policiers acceptèrent de le prendre dans leur voiture et, toutes sirènes hurlantes, on se rendit à l'Élysée en quelques secondes.

Les gardes laissèrent entrer la voiture qui s'arrêta dans la cour d'honneur, en face du perron. Il put, dans le désordre qui régnait, entrer dans le bâtiment et monter à l'étage où une femme gisait dans une mare de sang.

Il y avait bien une vingtaine de personnes dans la pièce. Leurs âges allaient de vingt à quatre-vingts ans et leurs fonctions de la jeune stagiaire en pleurs au Secrétaire Général. Il y avait aussi quelques huissiers « à chaîne ».

Le préfet de police était arrivé avec un juge. Ils commencèrent par demander à tous les présents de se rassembler dans un salon voisin, de laisser les agents du SAMU emporter le corps et de bien vouloir répondre, l'un après l'autre, aux questions qu'on allait leur poser.

Un journaliste sait se faire tout petit ; il se saisit d'une machine à écrire et réussit à se faire passer pour un greffier. C'est donc lui qui prit des notes au cours d'une suite d'interrogatoires qui lui parurent interminables et inutiles. Les questions étaient extrêmement vagues et les réponses ne faisaient que retracer les événements, somme toute banals, qui s'étaient passés, ce matin-là, dans un lieu certes grandiose et célèbre, mais où les événements historiques n'adviennent pas à chaque instant.

Il avait pris soin de mettre un carbone pour pouvoir garder une copie de ce qu'il avait écrit et, pour ne pas se faire remarquer, il plia soigneusement en deux les feuillets, les mit dans une enveloppe brune qui trainait sur le bureau et qu'il donna au policier à la mine patibu... de la Crim'. Celui-ci ne sembla même pas remarquer l'étrangeté du geste, lui dit simplement merci et repartit avec ses collègues sans se préoccuper de lui.

Le lendemain, les journaux, et en particulier son journal, relataient l'événement à la « Une ». Son article était le mieux documenté et ne fit l'objet d'aucun démenti. Le rédacteur en chef le félicita et lui demanda où il avait obtenu tous ces détails. Il se contenta d'en attribuer la responsabilité à son petit doigt.

À partir de là, les informations les plus contradictoires se mettant à circuler, l'important consistait à distinguer le bon grain de l'ivraie. Il avait noué une certaine amitié avec le policier dont il commençait même à trouver la mine sympathique et la poignée de main un peu ferme, mais plutôt franche. Cet homme, au physique peu avantageux, n'était d'ailleurs pas dénué d'intelligence et avait compris que posséder l'intégrale des premières auditions était un avantage qui pouvait l'aider dans son travail et, qui sait, lui faire obtenir un avancement qui se faisait attendre. Un ami et confident astucieux n'était pas non plus à négliger.

La victime faisait partie de l'équipe des secrétaires du Président. Ce n'était pas sa secrétaire personnelle, mais elle le voyait de temps en temps et il la connaissait donc un peu ; suffisamment pour vouloir assister aux obsèques et lui remettre la Légion d'Honneur à titre posthume, ce qui fut raillé par les journaux d'opposition.

C'était une gaffe, car les ragots se mirent à courir ; la victime avait-elle eu avec le Président des relations autres que celles d'une secrétaire consciencieuse, qui se trouvait être jeune et jolie ? Était-elle au contraire un personnage plus important qu'on pouvait le penser et le meurtre avait-il des origines politiques ?

Jean-Georges, c'était son nom, en parlait presque tous les jours avec Briscard (un peu ridicule pour un policier, mais on ne choisit pas). Ils relurent plusieurs fois les notes prises le jour du meurtre et conclurent que l'assassin ne se trouvait certainement pas parmi les présents. Il était même étonnant qu'on ait commis l'erreur de rester sur les lieux.

Briscard obtint alors de son chef le droit de mener une enquête parallèle et, ayant compris que Jean-Georges pouvait lui être utile, il le mit dans la confidence.

Leurs premières recherches les conduisirent vers le Président lui-même ; un homme évidemment au-dessus de tout soupçon et dont on pouvait de plus penser que, si il s'était résolu à commettre un tel acte, il aurait choisi un autre lieu et une autre méthode. Mais justement, la présomption absolue d'innocence n'était-elle pas une garantie d'impunité ? Les deux hommes recherchèrent donc des informations sur la victime et sur la vie passée du Président. Elles ne laissaient en rien présager une conclusion dramatique. Briscard commit cependant l'erreur d'en parler à un collègue qui en parla à un autre et, Jean-Georges n'étant pas le seul journaliste à avoir ses entrées à la PP, la rumeur s'ébruita au point qu'un quotidien se risqua à titrer : « Et si c'était Lui ? ».

Un autre journaliste, nommé Jean Duval, copain de Jean-Georges depuis l'École de journalisme et qui travaillait dans le bureau voisin, commença à comprendre que celui-ci disposait d'informations que personne d'autre n'avait. Mais ce n'est pas vers le Président que se portèrent ses soupçons.

Il avait remarqué que son fils, qui pourtant fréquentait quotidiennement l'Élysée, n'était pas réputé présent le jour du crime et qu'il prétendait ne pas avoir passé la journée à Paris, mais sans donner un alibi convaincant. Jean Duval, dont l'imagination était plus débordante qu'une soupe au lait oubliée sur le feu, finit par se persuader que cet homme, pourtant marié, père de deux enfants et solidement établi dans la vie, était le meurtrier.

Il réussit à faire passer dans le journal un article qui disait beaucoup sans rien de précis, mais qui entraîna un début d'enquête. Jean-Georges eut

beau lui dire qu'il faisait fausse route, il ne voulut pas en démordre et le journal finit par se mettre au service de la cause dite « du fils du Président ».

Jean-Georges estima que son journal se déconsidérerait et le quitta du jour au lendemain. Il avait toujours voulu travailler en « freelance ».

Sa nouvelle position lui permit de se faire plus discret, de rencontrer commodément les personnels de l'Élysée, de comprendre que ce petit monde était plein de secrets et que les soupçons de beaucoup se dirigeaient vers le chef cuisinier. Tous savaient qu'il cherchait à fréquenter la victime (de quinze ans plus jeune que lui) et qu'il avait été sèchement éconduit, parfois en public.

Persuadé qu'il s'agissait tout bonnement d'un crime passionnel, Jean-Georges réussit à convaincre Briscard de se rendre à son domicile où il fut trouvé pendu, une confession manuscrite laissée en évidence sur une table.

Je me levai de mon fauteuil pour aller ranger les plateaux et dis à ma femme : « Tu peux éteindre la télé ou prendre les infos ; c'était vraiment un mauvais film ; nous nous sommes encore laissés avoir par un titre accrocheur ».